



québécoises deboutte!

QUÉBÉCOISES DEBOUTTE! Qui aujourd'hui se souvient de ce slogan «révolutionnaire» et titre du premier journal féministe, lancé par le Front de libération des femmes (FLF) à Montréal, il y a 12 ans déjà? Pourtant, de 72 à 74, **QUÉBÉCOISES DEBOUTTE!** ouvrait littéralement la voie à l'information féministe et amorçait des questionnements fondamentaux pour le mouvement des femmes d'ici. Par le biais du journal, ce sont les luttes, les espoirs, les intérêts des femmes que ces militantes-éditrices remettaient sur la carte, brisant ainsi un silence installé depuis 30 ans, au lendemain de l'épuisante conquête du droit de vote (1940).

C'est sous le même titre, *Québécoises deboutte!*, que les Éditions du Remue-Ménage publiaient l'an dernier le premier tome d'une anthologie remarquable de documents du FLF (1969-71) et du Centre des femmes (1972-75) avec, en prime, la couverture de presse dont ces deux groupes bénéficièrent à l'époque. C'est donc avec impatience que le deuxième tome est attendu en librairie ces jours-ci.

Essentiellement, il contient la collection complète et intégrale des *Québécoises deboutte!* publiés par le Centre des femmes (le numéro unique publié par le FLF ayant déjà paru dans le tome précédent), ainsi que le compte-rendu de deux rencontres récentes avec des «anciennes», soit 13 militantes du FLF et huit du Centre des femmes. Histoire de donner de la chair au squelette, comme disent les présentatrices Véronique O'Leary et Louise Toupin.

Retrouver un climat, une époque

Martine Éloi: «Cette expérience du 60 heures de travail par semaine, je ne l'ai pas vécue négativement. Faut pas oublier de dire qu'on était jeunes (rires), on avait l'énergie, la santé...»

Denise: «Et on n'avait pas d'enfant!...»

Martine: «Vous rappelez-vous l'action-peinture?»

Arlette Rouleau: «C'était après la manif de la Presse...»¹

Martine: «On avait pris des sacs de plastique qu'on avait remplis de peinture rouge. C'est vraiment le contexte de l'époque. C'était tout un climat. On faisait ça à minuit... On était toutes restées à coucher chez une fille. On s'était levées la nuit, au moment où il y avait le moins de monde... (rires)»

Francine Aubin: «On avait loué deux autos... (rires)»

Martine: «Il y en avait une qui conduisait, deux qui sortaient...»

Arlette Rouleau: «Celle qui sortait collait l'affiche anti-Power Corporation et l'autre garrochait la peinture... Les affiches disaient: «Power Corporation = Assassins», et on avait fait les sacs de peinture pour que ça dégouline sur l'affiche et que ça fasse encore plus sanglant...»

Nicole Thérien: «C'est un film qu'il faudrait faire sur le FLF!!!»

Martine: «Les formes d'action qu'on choisissait étaient très reliées à tout le contexte d'octobre 70. La pensée séparatiste était très présente à l'époque et

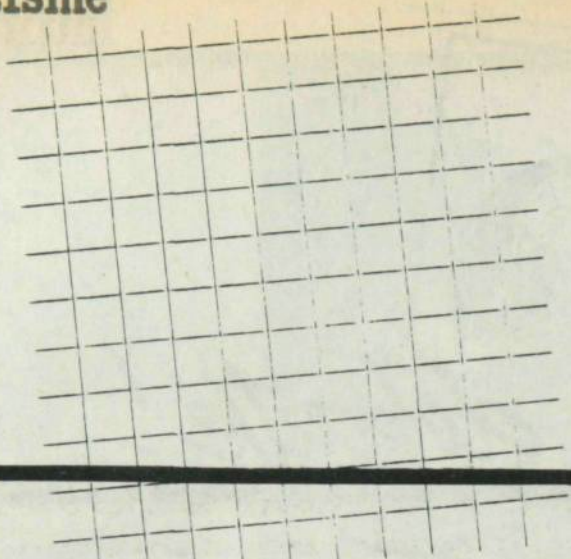
tout ça nous imprégnait.»

Monique Lamarre: «Ce qui me fatiguait au FLF c'était l'exaltation... On était allées à New York une fin de semaine, rencontrer des féministes américaines. Te souviens-tu de ça, Véronique? On avait fait sept manifestations en deux jours! (rires) C'était l'époque des Black Panthers, toutes les prisons étaient occupées et on avait manifesté de prison en prison...»

Danielle Lamoureux: «Le grand «drame» du Centre des femmes, il me semble, ça a été de réaliser son objectif. Je m'explique. On voulait créer le mouvement des femmes. On se disait: «5 000 femmes au Forum dans 5 ans!» (rires) C'est ça qu'on se disait au début, lorsqu'on était quatre...»

Véronique O'Leary: «Et on ajoutait: «Quand Mao et son groupe ont commencé, ils étaient sept. Donc il ne nous manque que trois personnes...» (rires)»

Danielle: «Effectivement, on s'est rendu compte, après deux ans, à cause du travail qu'on avait fait via *Québécoises deboutte!* et les entrevues à la télé, que les femmes nous écoutaient avidement et que certaines nous écrivaient. Donc on avait réussi... Et d'autres venaient nous voir. Mais elles ne pensaient pas nécessairement toutes la



même chose que nous. Or, pour entrer au Centre des femmes, il fallait que les femmes pensent exactement comme nous. Mais nous n'avions jamais vérifié, entre nous, si nous pensions vraiment la même chose... C'est vrai qu'on était bien plus que des femmes qui travaillaient ensemble. On était des amies, on était tout le temps ensemble, on mangeait ensemble, on sortait ensemble les fins de semaine, on se racontait tout ce qui se passait dans nos vies, nos chums...

Véronique : «... pour le temps qui nous restait pour les voir!»

Danielle : «Enfin, une atmosphère comme ça pendant toute une année, c'est quelque chose de très riche. J'en garde un excellent souvenir.»

Marjolaine Péloquin : «Moi, c'est les effets de la répression qui m'ont le plus marquée. Ça a eu un très gros impact sur moi, le fait qu'on soit allées en prison,² la mort de Michèle,³ les perquisitions, les menaces... Je me souviens de Lise : les soldats étaient chez elle et lui avaient braqué la carabine sur la tête... Ce soir, je ne dirai pas n'importe

quoi, je ne dirai pas tout. Ça m'a marquée jusque-là!»⁴

Se questionner publiquement

L'occasion est belle et rarissime de retrouver les jalons manquants, mal transmis ou occultés de ce passé collectif pourtant si proche; de mieux comprendre les origines du mouvement féministe, néo-féministe devrait-on dire, puisqu'avant 1969 bien d'autres Québécoises avaient élevé le ton :

Raymonde Lorrain : «Il n'y avait rien à ce moment-là (1969-70) en ce qui concerne les femmes. Mais, pour moi, c'était moins pénible que ce l'était aux débuts des années 60, lorsque j'étais au Comité féminin de la CSN, comme on l'appelait alors. À ce moment-là, vraiment mais vraiment, nous étions seules au monde. Nous étions cinq femmes, nous avions l'air de cinq malades mentales ! Alors, lorsque je me suis retrouvée avec un groupe de femmes, avec la ferveur qu'il y avait, pour moi c'était vraiment le bonheur!»

Rarissime également de se faire raconter l'histoire par des femmes qui l'ont faite. Louise Toupin et Véronique O'Leary, co-responsables de la mise en forme de l'anthologie, signent des préfaces captivantes et par moments lumineuses, décrivant le contexte politique de la gauche de l'époque d'où émergeaient le FLF et le Centre des femmes. Enfin, alors qu'il devient malaisé de questionner l'ordre des choses, Louise Toupin et Véronique O'Leary cherchent dans leur longue présentation à ranimer les débats à l'intérieur des groupes de femmes, à encourager les militantes à partager leurs questionnements, publiquement, avec toutes celles qui font partie du mouvement des femmes.

«D'où venons-nous, où en sommes-nous, où allons-nous ?» Il faut constamment le préciser si nous ne voulons pas étouffer sous les apparences de l'homogénéité. En clarifiant nos objectifs et les moyens de les atteindre, nous éviterons peut-être, lors de la prochaine lame de

fond, de nous retrouver muettes pour une ou deux décennies et, plus tard, de repartir encore une fois à zéro.

ARIANE ÉMOND

1/ Le 29 octobre 1971, 15 000 manifestant-e-s descendent dans la rue pour protester contre le lock-out des employé-e-s du journal *La Presse*.

2/ Au moment de la comparution de Lise Balcer au procès de Paul Rose, le 1er mars 1971, sept membres de la cellule «X Action Choc» du FLF sautent dans le box des jurés, scandant «Discrimination!» Elles appuient ainsi les arguments de Lise Balcer exigeant que les femmes puissent être également jurées si elles sont obligées d'être témoins. Elles eurent toutes des condamnations d'un mois ou deux de prison. En 1971, seuls le Québec et Terre-Neuve interdisaient aux femmes d'être jurées. La couverture de presse que cette «action des jurées» se mérita le lendemain vaut à elle seule la lecture du tome 1 de *Québécoises debout*!

3/ Michèle Gauthier est morte d'une crise d'asthme non soignée à temps, suite à la charge policière de l'escouade anti-émeute à la manifestation de *La Presse*. Voir Tome 1, p. 124 et suivantes.

4/ Tous ces propos ont été «pigés» dans l'une ou l'autre des tables rondes rapportées dans le Tome II.



Véronique O'Leary

Photo : Catherine Germain



Louise Toupin

Photo : Anne de Guise